

Rule Britannia.

L'Angleterre, la Grande-Bretagne plutôt, bien que les Bretons y soient peu nombreux, était, il y a quelques années seulement, malgré son immense étendue et ses innombrables possessions, malgré sa grandeur et sa puissance, bien isolée dans le monde, comme seule.

Mais l'Angleterre, il y a peu d'années, pas loin de chez elle, chez elle-même, dans l'Irlande d'une autre race, d'une autre religion et d'un autre esprit, avait bien qu'elle n'était pas adorée et qu'avant que la reine Victoria, dans un voyage en Irlande, eût mis sur son auguste sein de trianfle une feuille de trèfle vert, elle n'était guère la véritable patrie des Irlandais.

Quant aux innombrables possessions de la Grande-Bretagne dans les cinq parties du monde, avec des sujets de toutes les races, de toutes les langues et de toutes les religions, constituèrent-elles hier une grande unité nationale ayant la même pensée, le même esprit, le même cœur et le même patriotisme?

En vérité, hier, l'Angleterre était bien isolée dans le monde, et l'on se demandait quels amis ou quels alliés elle pouvait y avoir. On se prenait presque à la plaider dans son isolement et l'on craignait d'être injuste envers elle.

Car la France, sa voisine, pour des raisons d'histoire nombreuses et connues, ne l'aimait que médiocrement, avec toute la réserve et toute la méfiance dont il ne convient pas de se départir vis-à-vis de ceux ou de celles dont la probité est incertaine et la foi pauvre. L'Angleterre n'est-elle point le Carthage des temps modernes? Et la France, certes, avec une politique à la Napoléon

III, n'était pas disposée hier à faire encore l'héroïne en Crimée pour le bénéfice de la généreuse Angleterre. L'est elle davantage aujourd'hui, et faut-il lui imputer à crime un sentiment si naturel et si bien justifié?

L'Allemagne, elle, avait sans doute pour empereur un petit fils de la reine Victoria, un sang-mêlé comme le sont presque tous les porteurs de couronne à nationalité douteuse; mais l'Allemagne, comme race germanique et comme peuple, n'éprouvait aucune tendresse particulière pour l'Angleterre, et l'on peut douter encore qu'il en soit autrement à cette heure, bien que Guillaume II, dans ces temps derniers, ait mis sous sa main un service de l'Angleterre reconnaissant et de sa très glorieuse grand-mère. Le peuple allemand, satisfait de lui-même et de son nom, assez fort pour vivre sans le secours des autres ou à l'ombre d'un protecteur dangereux, n'éprouve aucunement le besoin de devenir anglais, et son empereur ne verra peut-être pas grand plaisir sa popularité en se faisant anglophile. Quoique les Augles et les Saxons du temps passé aient pu venir d'Allemagne, le peuple allemand véritable, avec son caractère, son esprit et ses destinées, est profondément german et fort peu anglo-saxon.

Si nous disions aussi que l'Italie, devenue quelqu'un par son unité et sa personnalité de ces derniers temps, ait eu des sentiments parfaitement anglais et qu'elle éprouve maintenant des sympathies incontestables pour l'Angleterre de la domination universelle, nous nous tromperions probablement. L'apparence n'est pas la réalité. Aucune race d'origine latine et vivait au soleil du midi n'aime vraiment l'Angleterre et ne la trouve belle. On se demande également, l'Italie entre autres, de quel droit l'Angleterre du nord a fait de la Méditerranée un lac anglais, possède les îles Ioniennes de la Grèce antique et postique, et respire seule, avec ses marines de pirates marchand, les roses de la Rhodes embaumées. Est-ce que la civilisation anglaise serait la légitime héritière de celle qui ont porté les noms de Rome et d'Athènes, et Carthage, après un assésissement de siècles, reprendrait-elle sa revanche sur Rome?

Non, la Rome moderne, pas plus celle du Vatican que celle du Quirinal, ne porte dans son cœur la Grande-Bretagne de l'Anglo-saxonne. Quant à l'Espagne, elle se souviendra toujours des voleurs de Gibraltar.

Mais si l'Angleterre, dans la dernière moitié de ce siècle qui finit demain, sans les grandes guerres et les éclatantes conquêtes qui font les généraux illustres et les hommes d'Etat extraordinaires, a grandi d'une façon démesurée dans une énormité de puissance qui la rend redoutable à tous, sans toutefois lui enlever toute inquiétude pour l'avenir, est-ce qu'elle n'aurait pas se sentirait pas désormais heureuse et très heureuse de l'amitié des Etats-Unis et de leur très flatteuse et très précieuse affection?

Car les Etats-Unis, désormais, sont grands et forts. Ils sont au premier rang des nations et des peuples. Ils ont près de 90.000.000 d'habitants. Ils possèdent une marine formidable qui n'en craint aucune autre. Ils sont riches à un point qui n'est pas leur honneur, et leur nombre est un de ceux qui commandent presque autant d'admiration que de respect. Et les Etats-Unis,

les rebelles et les révoltés d'hier, sont présentement les bons cousins de l'Angleterre. C'est le nom que la reine Victoria elle-même leur donne en s'adressant à qui paraît leur être plus agréable qu'il ne fut jadis à Washington et à Jackson. Les doublement belles Américaines du million, du reste, montrent parfois une admirable générosité d'oubli historique en recherchant une alliance matrimoniale avec les lords de la fin de ce siècle. Ne parlez-vous pas la même langue et le mariage n'est-il pas l'alliance intime avec toute la fidélité du cœur?

Pourtant, pourtant, si les Américains des Etats-Unis ne sont pas aussi entièrement Anglo-Saxons que quelques-uns d'entre eux l'affirment, et s'ils n'ont point complètement renoncé à la république et à la démocratie, il y en a un bon nombre parmi eux qui sont assez anglo-saxons pour bien connaître l'Angleterre et n'avoir en elle, malgré ses flatteuses et ses caresses, qu'une confiance absolument relative et un amour sans enthousiasme et sans chaleur. Ce n'est pas toujours parce que l'on se connaît qu'on s'aime, et le contraire est plus souvent vrai. Le courtoisage, qui peut être bon et qui a des degrés différents, n'est pas une parenté de premier ordre, de caractère intime et de sacrifice matériel. Il s'éloigne plus de la fraternité qu'il ne s'en rapproche. N'est-il jamais adaltré, et quand on l'invoque en de certaines occasions, avec des sourires que l'on veut rendre tendres, n'exprime-t-il pas plutôt l'égoïsme et l'intérêt personnel qu'il ne dit l'amitié et le dévouement?

Certes, entre les Etats-Unis et l'Angleterre, par la race et par la langue, il y a un peu de consanguinité, et l'Irlande elle-même ne dit pas non; mais si nous sommes tous un peu cousins dans le monde par Sem et par Japhet, peut-être sans nous aimer mieux pour cela, l'Angleterre et les Etats-Unis se sentent comme instinctivement les compétiteurs et les adversaires de demain pour ne pas dire davantage, dans la lutte industrielle et commerciale, ardente et peut-être terrible, qui sera plus que probablement la lutte du XXIe siècle.

Dieu sait alors comment se traitent les bons cousins, de quelle façon ils s'embrassent et se prouvent leur amour, et s'il n'y aura pas beaucoup de sang versé au canal du Nicaragua américain.

L'océan Pacifique, dans le siècle qui vient, pourrait bien perdre son nom.

Oui, le Rule Britannia est l'air national de l'Angleterre ou plutôt de la Grande-Bretagne, et cet air doit être souverain par le monde, s'il ne l'est pas déjà d'après le silence que font les autres nations. Mais si ce silence des nations plus hautes nommées peut bien ne pas être celui de l'admiration ou de l'amour, et s'il exprime plutôt l'étonnement que le respect, sans exomérer certains de leurs chefs de l'accusation de faiblesse ou de duplicité, ce n'est assurément pas, non plus, la silencieuse Russie qui mérite le reproche d'amitié et l'endroit de l'Angleterre, et la race Slave, jeune encore, ne se sent point attirée par un penchant naturel vers la race anglo-saxonne. Que si le gouvernement russe est despotique, avec l'autocratie d'un czar qui n'a pas besoin de remonter deux siècles pour se trouver en face de Pierre-le-Grand, le véritable fondateur de la monarchie russe, ce Czar de nos jours, civilisé sans nul doute et puissant dans le monde, n'a plus rien du

coasque et du barbare, comprend la civilisation de nos temps et n'est aucunement l'ennemi du progrès. Il a pacifié la Pologne sans violence et sans brutalité; il a adouci la Sibirie qui cessait d'être un enfer d'indes et de proserption, et il fait de généreux efforts pour éclairer ses innombrables sujets. C'est un homme doux, affectueux, aux yeux bleus du rêveur, qui aimerait la paix et qui l'a rêvée hier à la Conférence de la Haye, alors que la très noble Angleterre de Joseph Chamberlain se préparait à dévorer les deux petites républiques de l'Afrique du Sud. Il ne hait pas la France dont il parle volontiers la langue, et les Français, bien que républicains, ne lui inspirent aucune aversion comme race, comme caractère et comme esprit.

Mais si le Czar Nicolas est tel, sympathique comme homme et tolérable comme empereur, et si son peuple ne le trouve ni tyran ni mauvais, le Czar de toutes les Russes ne passe point pour adoré par l'Angleterre, et il est même assez colossal pour se mesurer avec elle. On croit même que la Russie et l'Angleterre, ayant longtemps, en se rencontrant en Asie, champ de bataille des guerres de demain, ne s'embrassent point avec toute la chaleur de deux nations amies et toute l'affection de cœur de deux peuples qui mettent en commun leurs sentiments, leurs pensées, leurs intérêts.

Ce XXIe siècle déroulera bien des événements et fera voir des choses bien étranges.

J. GENTIL.

LES ENTRÉES A L'EXPOSITION DE PARIS.

La statistique définitive et officiellement révisée des entrées à l'Exposition de 1900, du 15 avril au 2 novembre, est établie. En voici le tableau résumé:

Table with 3 columns: Entrées payantes, Entrées non payantes, Total. Rows include dates from April 15 to November 2, with values in millions.

Les entrées non payantes comprennent quatre catégories de cartes: les cartes d'abonnement, les cartes d'exposant, les cartes de presse et les cartes de service. Elles représentent plus de 17 pour 100 du chiffre total des entrées.

C'est ce qui explique pourquoi, si le chiffre des tickets consommés est supérieur au total des entrées payantes (en raison du grand nombre d'entrées à 2, 4, 5 et 6 tickets qui figurent dans ce total), le total général des entrées reste néanmoins supérieur de 1,053,962 unités à celui des tickets consommés, qui est de 47,076,339, — chiffre officiellement établi.

Table showing ticket consumption by date from April 15 to November 12, with total consumption of 47,076,339.

On remarquera que le chiffre des entrées des 12 derniers jours est supérieur de 449,634 unités au total des entrées payantes et des entrées non payantes de cet-

Album et Livre d'Or.

Les fêtes franco-américaines de 1900 devaient tenter la plume de quelque Dangeau. La décoration du tombeau de Lafayette, au petit cimetière de Picpus, le 30 mai dernier; le dévoilement de la statue du maréchal de Rocambeau, à Vendôme, le 4 juin; l'inauguration du monument équestre de Washington, place d'Orléans, le 3 juillet; celle du monument de Lafayette, square du Carrousel, le lendemain 4 juillet; tout cela constitue des pages inoubliables qu'un de nos confrères des deux continents, M. Jules Michel, un ancien collaborateur de l'ABEILLE, a pieusement recueillies et réunies dans un Compendium édité avec luxe et grand soin par la Librairie des Tablettes du XXe Siècle, sous le titre d'Album et Livre d'Or des Fêtes Franco-Américaines de 1900, ouvrage comprenant 64 pages en 40 et 30 portraits ou gravures de choix.

Cet album a été bien accueilli, non seulement de la colonie américaine de Paris, mais aussi de tout le public français qui estime que nous ne devons rien négliger de nos vieux et glorieux souvenirs. Comme le rappelle l'auteur, les Américains ont élevé, cette année, un monument plus durable que l'airain. Car ils ont soigneusement renoué avec la France et consacré des liens, basés sur les plus nobles et les plus impérissables sentiments, qui distinguent et qui caractérisent toujours la grande famille humaine.

LES GRUNEWALD Ont obtenu le PREMIER PRIX A LA FOIRE D'ETAT DE 1900 - POUR LES MEILLEURS PIANOS - ET LA Meilleure Exposition d'Instruments de Musique. L. Grunewald & Co., Ltd., 735 Rue de Canal.

WOOD, SCHNEIDAU & CIE., 315 Rue Carondelet, CHARBON au Détail. Par Chemins de Fer et par Bateau. Téléphone: Bureau 576. Dépôt, 962. Dépôt au pied de la rue Bacc.

COMPAGNIE D'ASSURANCES LIVERPOOL & LONDON & GLOBE

Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis. Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le veut la compagnie locale. DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS: GUYTON R. WESTFALDT, L. C. FALLON, LUCAS R. MOORE, O. H. SCHULZ.

INCORPORÉE EN 1855. Pertes payées au comptant, sans escompte, aussitôt ajustées. SUCCURSALE DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Nouveaux No 323, vieux No 65 rue Royal. Capital: \$1,000,000.00. Réserve: \$1,143,000.00. Surplus net: \$10,000.00. CHARLES JANVIER, Président. J. G. PEPPER, Vice-Président.

NOTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE. Des Spécialités de Mme A. Ruppert. Un Bienfait Pour Toutes les Femmes. La Beauté Pour Tous.

Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, SONT LES MEILLEURS. OFFRE EXTRAORDINAIRE! D'Eau pour Blanchir la Peau, De Mme A. Ruppert \$1.65. CETTE OFFRE EST FAITE DE BONNE FOI ET CHACUN PEUT AVOIR UNE BOUTEILLE DE CETTE EAU MERVEILLEUSE QUI BLANCHIT LA PEAU.

WOOD, SCHNEIDAU & CIE., 315 Rue Carondelet, CHARBON au Détail. Par Chemins de Fer et par Bateau. Téléphone: Bureau 576. Dépôt, 962. Dépôt au pied de la rue Bacc.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

7 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TENEBREUSE PAR GEORGES OHNET. PREMIERE PARTIE

Le sonol de la santé de son blessé, les remèdes à lui donner, firent une heureuse diversion aux inquiétudes obsédantes du père d'Antoine. En voyant ce beau garçon, qui s'était battu héroïquement et qui, soigné avec sol-

licitude, allait guérir dans sa maison, Graff se reprit à espérer. Pourquoi mon fils, s'il est blessé, n'aurait-il pas la même chance que le capitaine de Trémont? On a rapporté celui-ci de bien loin, avec son coup de feu dans la cuisse, et il ne s'en trouva pas plus mal dans six semaines. Tous ceux qui sont touchés à la guerre ne meurent pas. Antoine reviendra, je le sens maintenant. Et il se remuait; il remuait à l'espérance. Le capitaine, soutenu par Graff et sa femme, commençait à pouvoir quitter son lit, et après le dîner, le soir, il leur racontait ses expéditions en Algérie et au Mexique. Il expliquait à ses hôtes les raisons pour lesquelles la France avait le dessous dans cette désastreuse campagne, attribuant tous les avantages des Allemands à leur organisation remarquable et à la perfection de leur matériel.

—Voyez vous, tout l'avenir de la guerre est dans l'outillage. Nous succombons devant les canons se chargeant par la culasse, qui ont, dès la première rencontre, pris le dessus et marqué leur supériorité sur nos pièces rayées. L'effet moral subi par les troupes a été décisif. La première chose à faire, après la guerre, ce sera la mise à l'étude de bouches à feu nouveau modèle, et d'explosifs à puissance destructive formidable. La question des poudres sera capitale. Voilà qui devra être le but de nos efforts

à nous autres artilleurs. Il expliquait avec une remarquable clarté tout ce que la chimie moderne offrait d'éléments pour les combinaisons savantes qui devaient donner la victoire à celui des adversaires qui saurait le plus scientifiquement assurer le massacre et la mort. Et, dans le silence nocturne de la grande place de guerre assiégée par l'ennemi vainqueur, déjà les vaincus s'occupaient de préparer la revanche.

Le siège prit fin, et tous les braves soldats qui auraient défendu Metz jusqu'à la mort furent livrés vivants à l'ennemi. Les drapeaux conquis par la famine allèrent former des trophées de victoire en Allemagne. Paris tomba à son tour, puis les dernières armées de la France, refoulées à travers les neiges ensanglantées, moins lassées de mourir qu'épuisées de combattre, s'arrêtèrent à la voix du pays. Et de cet immense champ de bataille de deux cents lieues carrées, la clameur de triomphe des vainqueurs se mêla au cri de désespoir des vaincus. Peu à peu les nouvelles arrivèrent, de deuil pour les uns, de joie pour les autres. Bien des disparus, parmi les braves garçons qui étaient partis si ardents et si fiers, beaucoup de prisonniers hâves et tristes, de blessés souffreteux et épuisés. Graff, un matin, dans sa salle à manger, prenait le café et fait

avec sa famille, et le capitaine de Trémont, resté en convalescence à Metz, lorsque la porte de la rue courait en sonnant, puis un pas rapide ébranla les marches de l'escalier, et le père, la mère et la petite Catherine se regardèrent soudain en pâliant. Ils n'échangèrent pas une seule parole, pendant qu'ils écoutaient tout tremblants cette montée hâtive, et comme joyeuse. Il avait tous été frappés par cette même pensée: celui qui avançait court ainsi vers nous, depuis la porte sans rien demander à personne, qui entre en maître et grimpe quatre à quatre les marches familières, c'est Antoine! Ils n'eurent pas le temps d'en penser davantage, la porte s'ouvrit, un grand gaillard barbu, noir, maigre, terrible, qu'ils ne reconnaissaient pas, mais dont les joues en un instant furent inondées de larmes, apparut devant eux!

—Mon père! Catherine! maman! Les Graff se levèrent fous de joie, car à la voix ils ne pouvaient plus se méprendre, et l'enfant tant pleuré, tant attendu, fut saisi, embrassé, caressé, au milieu des cris, des sanglots, des questions et des exclamations des parents, des servantes et du capitaine souriant devant ce tableau de famille. Enfin Antoine s'arracha une étreinte des siens, et ses premiers mots furent ceux-ci: —Mon Dieu! que j'ai fait!

Il jetait, en parlant ainsi, des regards de naufragé sur le café au lait, sur le gorgonzola. En un tour de main il fut installé, servi, bouffé, si bien qu'il dut demander grâce. Alors les explications commencèrent, et les récits coupés de questions: Qu'étais devenu celui-ci? Et celui-là, qui lui était-il arrivé? Racontait-on le gros un tel? Et des morts et des blessés, et des disparus, le tout scandé des signes de croix des femmes, et des hélas! des hommes. Lui, Antoine, après avoir combattu à Sedan, s'être échappé par Mézières, avait gagné les places du Nord, où avec Falcherbe il avait fait toute la campagne. Il y avait trois mois qu'il n'avait couché dans un lit. Mais il s'était battu à Pont-à-Noyelles, à Bapaume et à Saint-Quentin. Il avait eu la chance de ne rien attraper et revenait sergent-major, mais dégoûté du métier des armes pour le restant de sa vie. Son père lui dit: —C'est fini, cette affaire-là! Jamais plus tu ne recommenceras! Notre malheureux pays est écrasé, il va falloir peut-être vingt ans pour remettre les choses en ordre. Ah! mon pauvre Antoine, que j'ai dû me battre depuis six mois! Je puis dire que je n'ai pas en une heure de tranquillité depuis que tu es parti! Mais te voilà! Tout est oublié!

Et alors les récits de recom-

mencer. Le capitaine de Trémont interrogeait le jeune soldat sur les épisodes de la campagne du Nord, et Antoine ne tarissait pas sur les vertus du calme et l'inlassable l'aidherbe, sur la bravoure de ses camarades, et sur les services rendus par un engagé volontaire, comme lui, François Baradier, le fils d'un banquier de Troyes, qui lui avait sauvé la vie, en l'attachant aux mains des Prussiens de Mantouffel, le soir de Bapaume, dans une ferme incendiée par les obus, où il était cerné avec une douzaine de ligards. —Il vaudra vous voir, il me l'a promis, et vous apprécierez cet aimable et courageux garçon. —Ton sauveur! Il sera le bienvenu! Mais laissez-moi te regarder. Mon pauvre enfant? Qui t'aurait reconnu. Tu es l'air d'un brigand! Je t'aurais rencontré, tu m'aurais fait peur.

Toute la journée ce fut chez les Graff un défilé de parents et d'amis accourant féliciter la famille, admirer le revenant, écouter le centième récit de l'épisode du soir de Bapaume, et des chopes de bière, des verres de kirsch, qui avaient porté au comble l'émotion de Graff, sobre et son ordinaire, mais, ce jour-là, débridé et éperdu. Le lendemain, autre émotion dans le quartier. Elias Lichtenbach arriva dans un cabriolet attelé d'un fort cheval, gros, gras, frais, la mine soignée, et tout aussitôt, après avoir à peine pris le temps d'embrasser sa famille, entra en conférence, à la Commandanture, avec les autorités allemandes. Le bruit se répandit promptement que le fils Lichtenbach était chargé d'une mission par le gouvernement de Bordeaux et qu'il était devenu, pendant la guerre, un influent personnage. Il s'agissait, en réalité, d'une question de ravitaillement par les frontières de l'Est. Et le délégué à la guerre, qui avait pu apprécier les services rendus par Elias, son habileté d'intermédiaire, et sa souplesse au milieu des difficultés, avait expédié son agent au quartier général ennemi. Il en arrivait avec des instructions, assez gonflées de son importance, et toisant, superbe, ses compatriotes fatigués par les privations, mais furieux de la défaite. Après les premières heures d'étonnement, la curiosité se donna carrière. D'où venait-il cet Elias si frais et si rabaissé? La suite à dimanche prochain

Ministre accusé de corruption. Franco Américain. New York, 22 décembre.—Une dépêche de Tokio au Herald dit que le baron Hoshi Torii, ministre des communications, vient de donner sa démission, par suite d'une accusation de corruption dont il est l'objet. Il en résultera peut-être une crise de cabinet.